

INTRODUCTION

Peut-on encore écrire la ville (la vie *de* la ville, la vie *dans* la ville), l'imaginer comme « paysage », la comprendre comme thème général ou encore chercher à la lire comme mythe (le « gouffre », le « paradis ») ? Il semble qu'une telle ville, la *vraie* ville, celle qui donnait de la chair au décor, à l'intrigue et au romanesque, appartient au passé. On ne saurait indiquer le moment précis où la quête de la cité comme schéma explicatif de la pyramide sociale ou comme « aura » moderniste, favorisant des explorations insolites, a véritablement disparu. Est-ce avec la fin des déambulations surréalistes, les préoccupations essentiellement formelles du « nouveau roman » et l'enlèvement consécutif des écrivains dans ce silence existentiel que Maurice Blanchot associait en 1980 à une « écriture du désastre » ?

Or, tandis qu'au tournant des années 1970 la ville littéraire semble coupée de la vie, de plus en plus abstraite ou simplement n'avoir plus de grâce aux yeux des écrivains, on assiste à un curieux retournement : tout se passe en effet comme si le besoin de retourner au Sujet, de le figurer au premier plan, relançait l'investigation de la ville – non pas tant comme territoire concret et reconnaissable des conflits et des passions, mais plutôt comme espace urbain, éprouvé à travers le tissu dont il est fait. Une nouvelle écriture se met en place, fragmentaire, en dérive, désorientée, celle qui cherche à tirer au clair quelque chose des métamorphoses incessantes de notre réalité urbaine devenue notre identité-monde, à s'adapter aux vertiges de notre temps où le virtuel se confond avec le réel. Entrée dans l'ère de la mutation perpétuelle, ramifiée, démesurée, à la fois chaotique et ordonnée, amalgamant les lieux (historiques, anthropologiques) et les « non-lieux » de la surmodernité où (selon Marc Augé) l'on ne fait que transiter, la ville, surtout la grande ville, impose désormais sa forme mobile et éclatée au récit.

Un des enjeux importants que les études réunies ici montrent amplement est précisément l'incidence qu'ont ces reconfigurations de la géographie de la ville sur l'émergence des *fictions urbaines* fuyant toute consistance romanesque, toute totalisation de sens, et qui se dérobent du même coup à toute détermination générique. Il est significatif à cet égard que la plupart des écrivains sollicités ici pour l'analyse n'accèdent qu'à des « savoirs urbains » parcellaires, à des points de vue limités, tout en restant conscients de la manière dont l'éclatement urbain imprègne leur écriture. D'où la multiplication, au cours de ces trente dernières années, des formes narratives inusitées, inachevées, hybrides, jouant du reportage sociologique, du document ethnographique, de la note quotidienne, confondant journal réel et fictif, « récit de vie » et autofiction, ou encore se plaçant aux confins du récit graphique (propre à la bande dessinée) et de la « fiction architecturale » qui en constitue la trame.

Cette observation nous conduit à un second aspect remarquable qui transparaît à la lecture de ce livre, celui de la variété des « pratiques d'espace » (comme les désigne Michel de Certeau), c'est-à-dire des modes de présence active de la ville dans l'espace narratif, des façons de la pénétrer, de la traverser ou simplement de l'aborder par le regard. Sur ce plan – le titre de l'ouvrage même autorise cette généralisation – deux types de représentation ou de « vision » se laissent dégager, tout en s'entrelaçant et créant des zones de tension, plus ou moins affirmée : une vision kaléidoscopique, spatialisante, rivée aux surfaces et mieux adaptée au caractère mutant de nos mégacités ; et une autre qui, à l'image d'un palimpseste, reconstruit le présent de la réalité urbaine à partir des bribes de l'ancien, des traces obscures d'une durée, d'un passé individuel ou collectif.

La première vision consiste à inventer des stratégies de la traversée ou du travelling qui montrent la vacuité de toute valeur culturelle de l'espace urbain. On le voit en particulier chez François Bon, Jean-Philippe Toussaint et Jean Échenoz qui traquent, l'œil aux aguets, le banal, l'insignifiant, l'ordinaire, donnant la priorité au terrain vague, aux zones désaffectées, éloignées de toute communauté de vies, à la fois détaillées et figurées comme le dépotoir du développement urbain et d'une construction immobilière effrénée : murs délabrés des usines, édifices monotones, carcasses de verre

et de béton, barres de fer, clignotement bègue des néons. Si ce no man's land postindustriel est objet d'une observation minutieuse, voire hyperréaliste (sous le double signe de la fragmentation et de la saturation visuelle et sonore), il rend surtout manifeste, parfois sur un mode ludique, une poétique de dé-liaison, de déréalisation ainsi qu'un souci d'effacement de soi et de dédramatisation de toute intrigue. Apparemment, une semblable vision, gouvernée par la dysphorie, hante les « ethnotextes » récents d'Annie Ernaux et la série de *Cités obscures* des auteurs belges, François Schuiten et Benoît Peeters. Comme chez les trois romanciers de Minuit, le récit traduit ici quelque chose du social, mais sans l'interpréter ou le remettre en cause. La différence réside cependant dans la revendication du « droit à la ville » sur un mode mineur, lorsque l'épreuve du vide, de la solitude et de l'anonymat s'enracine dans l'expérience du sujet. Ainsi chez Ernaux, la subjectivité secrète des « effets de vérité » en accordant davantage l'attention aux marginaux, à la cacophonie publicitaire, au consumérisme vorace, à tous les simulacres de notre condition urbaine qui expriment une acculturation généralisée ; chez Schuiten et Peeters, le récit graphique instaure un dialogue ironique avec l'urbanisme fonctionnel et la folie planificatrice des « villes nouvelles » à l'image de Bruxelles : structure gigogne, livrée au « façadisme », à la refonte interminable et à la présence vertigineuse des gratte-ciel.

À la différence de ces villes dépliées en surface et au premier plan, les villes-palimpsestes sont constituées de strates d'images, de feuillette de voix, de discours et de langues. Ce sont des villes quelque peu amnésiques de leur passé qui mettent en scène, en arrière-fond de l'expansion urbanistique et des icônes architecturales, une crise ou une quête d'identité. On entrevoit cette approche chez le romancier belge, Guy Vaes, où la ville d'Anvers est arpentée dans un état méditatif ou rêveur ; réellement habitée et ambiguë, elle ne cesse d'être réactivée par les traces éphémères d'une géographie sentimentale. Qu'ils récupèrent le polar ou le roman d'espionnage, les déplacements parisiens chez Patrick Modiano semblent posséder la même fonction : la rêverie urbaine y reflète une hantise personnelle, figure un parcours de type initiatique, susceptible de livrer une vérité sur le passé du narrateur sinon de la signaler derrière

l'opacité d'une identité familiale. On découvrira également dans ce livre d'autres villes-textes qui représentent avant tout un espace psychique et dont la valeur palimpsestique est à débusquer dans le plissement du silence et de la mémoire, à la frontière du dit et du non-dit, du souvenir et de l'oubli. Tel ce « Yiddishland » chez Alain Fleischer, quartier juif de Budapest dont il ne reste rien – « angle mort » habité uniquement par la mémoire lancinante du génocide. Telle sera Oran, cette ville d'origine présente-absente sous la plume d'Assia Djebar, hantée par une langue perdue, marquée par la violence meurtrière et, en même temps, ranimée sur un mode spectral, en filigrane d'une mémoire exilique et migratoire comme un « lieu » ou un « devoir » de mémoire. Telle sera enfin l'image onirique de cette « post-ville » d'Antoine Volodine : une ville qui a subi une innommable catastrophe et qui rend possible une allégorie politique sur notre mutisme contemporain, révélatrice d'un monde sans temporalité, déshumanisé, renfermant des naufragés de l'Histoire, et, en même temps, nous interpellant sur les possibilités d'une nouvelle inscription historique.

Un dernier trait est à noter qui rend attirante la lecture de ces multiples imaginaires de la ville. Les rédacteurs ont laissé à ce volume son caractère de trajectoire, intégrant un corpus de textes tout à la fois ouvert, s'éclairant mutuellement, et fertile à des outils d'analyse diversifiés. Cette disponibilité permet d'observer comment à travers une pluralité des prismes et des reflets de la ville peuvent se combiner une variété de prises critiques et d'analyses différentielles. L'intérêt d'une telle démarche est indéniable. Il tient justement à cette conjugaison incontournable des études littéraires (où les perspectives thématiques et sociocritiques côtoient les nouvelles approches géocritiques) et des recherches récentes en études urbaines, en ethnologie, en sociologie et en sciences de la communication. Pour ceux qui s'intéressent aux jeux et enjeux des représentations urbaines dans la littérature contemporaine d'expression française, un tel « espace des possibles » signale toute une imagerie urbaine en attente de nouveaux déploiements poétiques, de nouveaux regards et débats critiques.